

En 2022, dans *Se faire la belle*, un second solo aussi bref que frappant.



dans ses pièces des chemins de luttes et d'émancipation. Cette trentenaire incarne une jeunesse qui s'affirme, se révolte et invente un style en dehors des codes. Presque autodidacte, la jeune femme trace une trajectoire hors des sentiers battus de l'académisme. Elle danse ado dans un petit groupe de house (danse de club affiliée au hip-hop, pratiquée sur la musique éponyme) à Saint-Nazaire, pratique aussi le théâtre d'improvisation sans paroles. Elle se décrit comme une gamine qui voulait bouffer le monde : « À 25 ans, la moindre opportunité qui se présentait, je la saisisais ! », se souvient-elle. Après une période d'errance en fac de danse, elle entre dans la cour des grands en 2016 en intégrant pour quelques dates la reprise du succès de Maguy Marin, *May B* (1981) – avec ses personnages aux visages plâtrés inspirés de Beckett –, grâce au programme Talents Adami Danse. Un défi pour cette danseuse sans bagage classique ou contemporain : « Je n'avais qu'une peur, qu'on me virole ! J'étais à la ramasse par rapport aux autres, et j'ai dû bosser trois fois plus pour apprendre les pas. » Le travail paie et son interprétation de « la grosse » fait mouche. Portée par la confiance que lui a accordée Maguy Marin, elle décide de s'enfermer en studio pour créer *Pode ser*, son premier solo. Depuis, la chorégraphe n'a jamais déçu. Si l'on décèle dans sa danse la théâtralité chère à Maguy Marin comme le dynamisme franc de ses bases hip-hop, son style n'en reste pas moins très personnel. Toujours sur un fil entre des émotions

paradoxaux, entre violence et grâce, elle semble canaliser à travers les gestes ses tempêtes intérieures. Et contrairement à toute une partie de ses plus jeunes pairs, le mouvement dansé y occupe la place centrale. Elle frappait déjà fort grâce à de courts solos ou duos ciselés. Souvent brefs, pas moins percutants. Cette année, la chorégraphe s'attelle à sa première pièce de groupe, *Maldonne*, où elle danse aux côtés de quatre partenaires,

EN LUTTE LIBRE

Elle voulait dévorer le monde à travers la danse. En 2016, Maguy Marin la révèle. Depuis, Leïla Ka chorégraphie sa soif d'émancipation. Sa dernière pièce, tout en tension et en grâce, exalte la sororité.

Casque blond platine, regard aigue-marine, Leïla Ka affiche une mine timide, angélique. Quand elle monte sur scène, comme pour *Maldonne*, son dernier spectacle, c'est une autre affaire. Sa danse est constellée de gestes tranchants, vifs. Elle semble prête à exploser à chaque instant, portée par une urgence. De *Pode ser* (2018), où elle oscillait entre vulnérabilité et rébellion en baskets et robe rose, à l'échappée nocturne aux notes techno de *Se faire la belle* (2022), en passant par les courses effrénées de *C'est toi qu'on adore* (2020), elle n'a cessé d'esquisser

habillées en robes chinées en fripes : « J'ai quatre sœurs, dont l'une est la chanteuse Zaho de Sagazan. Voilà pourquoi j'ai eu envie que nous soyons cinq femmes sur scène. Enfants, nous étions très proches. On s'inventait des histoires, on se déguisait. En grandissant, j'ai continué à m'inventer des mondes et le déguisement est devenu costume. » Souvent chez Leïla Ka, le vêtement est une porte d'entrée vers l'interprétation, qui permet « d'être à fond, de se faire des films ». Dans *Maldonne*, il figure autant de stéréotypes associés à la féminité : « Ces robes ont toutes quelque chose de trop. Trop grandes, trop fleuries, trop cucul, trop démodées... Elles évoquent toutes ces injonctions dirigées vers les femmes, que nous transformons et subvertissons par nos gestes et nos attitudes », explique la chorégraphe. Si le titre de la pièce renvoie aux inégalités entre les genres, elle et son gang sororal sont bien décidés à les « balancer ». Sans vergogne ●